

ESPERANZA

I

Espérance ! Espérance ! Ange aux puissantes ailes, Tu descendis un jour des sphères éternelles

Et l'homme avait compris la grandeur de son crime Et des maux effrayants dont il voyait l'afine

Tu lui montras le Christ et l'Arbre du Calvaire Dont les ombres un jour devaient couvrir la terre

II

L'homme vit son exil avec plus de courage, Et la terre, pour lui, ne fut plus une plage

Quand il vit, dans le ciel, menacer la tempête, Qu'il entendit la foudre éclater sur sa tête

Mais cette voix, jadis, sortant des grandes nées, Remplissant l'univers de craintes incommunes

Avec amour Adam se tourna vers la terre : Le sol fut moins ingrat, sa tâche moins amère

III

Douce fille du ciel ! le monde est ton empire : Celui qui t'envoya n'a pas voulu prescrire

Que ce soit sous le pôle aux éternelles glaces, Où les hommes à peine ont laissé quelques traces

Que ce soit au milieu de l'océan immense, Où la tempête gronde et la vague s'élançe

Que ce soit au milieu de ces champs de carnage, Où les peuples entr'eux s'égorgeant avec rage

Que ce soit au milieu de l'océan immense, Où la tempête gronde et la vague s'élançe

IV

Te souvient-il du jour où le vieillard de Génes S'embarquait à Palos, avec ses voiles pleines

Lorsque, le soir, debout sur son humble dunette, L'espace déroulait sa sublime conquête

Quand les jours et les mois ne montraient nul rivage, Que, rempli de frayeur, son timide équipage

Et lorsqu'il eût tracé sur la rive nouvelle Les armes de l'Espagne et le nom d'Isabelle

Te souvient-il aussi de l'intrépide course Que Franklin dirigea sous les bises de l'Ourse

Quand il voulut tenter sa conquête polaire, Qu'il voulut déployer le drapeau d'Angleterre

Il a dormi longtemps dans sa tombe ignorée, Et rempli de deuil sa patrie éplorée

Tu te souviens encor des rayons du tropique, Des fatigues sans fin dans les sables d'Afrique

Tantôt frayant sa route au milieu d'idolâtres, Tantôt la poursuivant dans les algues verdâtres

Aujourd'hui du vieux fleuve il veut trouver les sources, Mais demain le destin l'arrête dans ses courses

Partout tu le soutins dans sa pénible lutte ; Tu fus à ses côtés jusque dans l'humble lutte

Rappelle-toi surtout, ô divine Espérance ! Quand tu suivis le vol des Aigles de la France

Et lorsqu'il eût laissé la France sans rivale, Et qu'il eût fait monter sur sa blanche cavale

Le voilà tout à coup aux pieds des Pyramides ; Il repoussa aussitôt les phalanges timides

Austerlitz vient ensuite, et sa double victoire Fait retentir son nom au temple de la gloire

Iéna lui soumet la puissance prussienne, Et Wagram déployant son étendard sur Vienne

Toi seule maintenant, sa fidèle compagne, Vas tenter avec lui la fatale campagne

Lorsque sur son rocher, seul, au milieu des ondes, Il rêvait au néant des trônes et des mondes

V

Ineffable Espérance, héritage de l'homme ! Ton trône est ici-bas, et partout on te nomme

Après de son berceau voyez la jeune mère, Qui contemple en silence une fleur éphémère

Rêveuse chaque soir, voyez la jeune fille, Voyez sur son front pur l'Espérance qui brille

Quand le vieillard, courbé sous le poids des années, Voit ses jours fuir ainsi que des feuilles fanées

Dans l'infâme prison, où l'on jette le crime, Sans cesse tu descends et, de ta voix sublime

Si jamais, oubliant tes redoutables bornes, Dieu te laissait briller sur les rivages mornes

Espérance ! Espérance ! Ange aux puissantes ailes ! Tu descendis un jour des sphères éternelles

Et lorsque, ballotté sur les vagues du monde, L'homme errait incertain dans une nuit profonde

Montréal, 12 septembre, 1876.

JAMES DONNELLY.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XVI

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Après maintes accolades et une prodigieuse quantité de baisers sonores, le Caboulot s'arrêta

Il jeta son chapeau sur une chaise et se dirigea vers le guéridon pour y déposer un peu plus soigneusement un cahier de notes qu'il avait à la main

Ce dernier mouvement lui fit apercevoir l'ouvrage de broderie oublié par sa sœur. Il s'en empara, et l'examinant avec une attention comique :

" Ah ! ça, ma grande sœur, s'écria-t-il, aurais-tu, par hasard, l'intention de te marier ?

" Pourquoi cette question ? fit Louise, en s'efforçant de sourire.

" Parce que, tonnerre d'une pipe, voici un jupon qui sent le mariage à plein nez.

" Oh ! le vilain garçon qui fouille dans les ouvrages de femmes !

" C'est que, hum !... mademoiselle ma sœur, vous m'avez toujours soutenu que vous ne travailliez pas pour les autres, et qu'à moins de prévisions matrimoniales très... très-prudentes...

" Eh ! bien ?... — Cette robe de baptême ne vous est pas destinée.

" Curieux, va ! Es-tu bien sûr, au moins, que ce soit une robe de baptême ?

" Dame ! ça m'en a tout l'air... Au reste, c'est peut-être une jaquette pour ta poupée, petite sœur.

—Je n'ai pas fait ma rhétorique, et j'aime mieux rester entre les pattes de ton terrible dilemme, que d'en sortir pour me faire quereller.

—Ah ! ah ! voilà enfin un aveu... Ainsi, il est établi, irréfutablement établi que Mlle Gaboury s'est faite couturière pour entretenir à l'Université son flandrin de frère...

—Mais, pas du tout : j'ai des moments de loisir, des heures d'ennui... je les utilise, je m'amuse.

—Oui, oui... " va-t-en voir s'ils viennent "... Ce n'est pas à moi que l'on fait avaler de pareilles couleuvres.

—Quand je te dis... —Ne dis rien, ne dis rien : tu t'enfermerais davantage. Je sais à quoi m'en tenir.

—Mais, mon cher enfant... —Louise, ma grande sœur, ce n'est pas bien, ça !... Je ne veux pas t'en dire plus long aujourd'hui...

—Précisément. Te disais-tu un peu de quoi il s'agit ? —Mais, non... à moi que tu n'ais eu des nouvelles de... lui."

Et Louise, toute tremblante, regarda anxieusement son frère.

" J'en ai, ma sœur, répondit gravement le Caboulot.

—Tu as des nouvelles de Gustave?... tu sais où il est ? demanda vivement la jeune fille, qui devint pâle.

—Mieux que cela : je l'ai vu. —Ici, à Québec ? —A l'Université, où il est étudiant en médecine, comme moi.

—Ah ! mon Dieu ! —Et Louise, étourdie par cette nouvelle imprévue, se laissa tomber sur un siège.

Depuis six ans que Gustave Lenoir—il portait son vrai nom à cette époque—était allé subir, au pénitencier de Kingston, la condamnation que lui avait valu son duel avec Lapierre, aucune nouvelle de lui n'était parvenue au Canada.

On s'était répété vaguement que le malheureux jeune homme, après être sorti de prison, avait traversé la frontière et s'était lancé tête baissée dans le formidable tourbillon de la guerre américaine.

Mais, à part ce maigre renseignement, on ignorait absolument ce qu'il était devenu. Et le père de Gustave lui-même, questionné à ce sujet, déclarait ne rien savoir sur le compte de son fils.

De sorte que toutes les connaissances du jeune Lenoir avaient fini par le croire mort, tué sans doute—comme tant de ses compatriotes—dans une de ces épouvantables boucheries de la guerre de sécession.

Louise seule, ou à peu près, persistait à espérer. Son cœur, revenu tout entier aux chastes élan du premier amour, se refusait à accepter l'idée d'une séparation éternelle...

Quelle chose lui disait qu'elle verrait Gustave et que, régénérée par l'expiation, elle pourrait arracher de sa trahison et avait planté.

Pourtant, jusqu'à ce jour, rien n'était venu donner raison à cette voix intérieure, et, si tenace que fut l'espérance de la pauvre fille, elle subissait malgré elle la froide influence de la désillusion.

Et voilà que tout à coup, sans préparation, elle apprenait que, non-seulement Gustave était vivant, mais encore qu'il était à Québec et que son frère l'avait vu !...

On conçoit donc l'émotion indescriptible qui s'empara d'elle.

Après une minute d'un silence anxieux, que le Caboulot respecta, Louise reprit, d'une voix tremblante :

" Ainsi, tu l'as vu ? —Comme je te vois. —Et tu lui as parlé ?

" Il y a deux mois que je lui parle tous les jours, sans le connaître. —Il est donc bien changé ?

" Ah ! pour ça, c'est plus que je ne puis dire : j'étais si jeune quand il venait chez nous, là-bas, que je n'ai guère fait attention à ses traits. Tout ce que je sais, c'est qu'il a beaucoup vieilli et que je ne l'aurais certes pas reconnu, sans l'histoire qu'il nous a contée.

" Quelle histoire ? —Le Caboulot hésitait.

" Dis, insista Louise. —A quoi bon ? —Je veux tout savoir.

" Ce serait ouvrir inutilement une plaie maintenant fermée." La jeune fille s'approcha de son frère, puis lui prenant les mains :

" Mon cher enfant, dit-elle gravement, tu te trompes : la blessure dont tu parles saigne toujours.

Le Caboulot la regarda avec surprise et douleur. " Quoi ! fit-il, tu aimerais encore cet homme ?

" Eh bien ! oui, je l'aime ! répondit Louise avec explosion. —Même après ce qu'il a fait ?

" Surtout après ce qu'il a fait, reparti avec force la jeune fille. S'il n'eût pas souffert à cause de moi, peut-être l'aurais-je oublié à jamais !..."

Le Caboulot paraissait ahuri. Il regardait sa sœur avec des yeux hagards. Tout à coup, un souvenir lui traversa la

tête, et il lui fut impossible de se contenir plus longtemps.

" Eh bien ! ma sœur, s'écria-t-il, aime-le si tu veux, mais ce n'en est pas moins un fier misérable.

—Un misérable ? —Oui, oui, un misérable, un gredin, un gibier de potence, tout ce que tu voudras !"

glapit le Caboulot exaspéré. Et, comme Louise paraissait altérée, l'enfant reprit doucement :

" Vois-tu, ma chère sœur, je lui aurais peut-être pardonné le mal qu'il t'a fait, s'il eût montré du repentir... mais, loin de là, le brigand cherche à faire d'autres victimes, et, pas plus tard que la nuit dernière, Gustave nous racontait..."

—Gustave ? interrompit Louise avec stupeur. —Oui, Gustave.

—Gustave Lenoir ? —Eh ! tonnerre d'une pipe, quel autre Gustave veux-tu que ce soit ?..."

Et le Caboulot regarda sa sœur avec des yeux tout écarquillés. Louise respira.

" Quel est donc celui que tu appelles misérable et qui cherche encore à faire des victimes ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

" Eh ! je te le dis depuis une heure, gronda le Caboulot : cette bête féroce, qui mord et déchire ceux qui lui font du bien, c'est Lapierre !

—Lapierre ! exclama la jeune fille, serait-il donc à Québec, lui aussi ? —Il n'y est que trop, le brigand... Plût au ciel qu'il fût encore à canailler aux États-Unis, puisque ma pauvre sœur a la coupable faiblesse d'aimer un monstre semblable !

—Mais ce n'est pas lui que j'aime ! se récria vivement Louise. —Vrai ?... Ah !... Mais qui donc aimes-tu, alors ?... Dis vite, petite sœur... Oh ! si c'était !..."

—Oui, c'est lui... c'est Gustave ! Tu aurais dû le comprendre de suite.

Le Caboulot ne répondit pas. Il sauta au cou de sa sœur et la couvrit de baisers.

Il avait la pensée tellement occupée de Lapierre, depuis le matin, qu'il avait cru que Louise voulait faire allusion à ce dernier, en parlant de blessure encore saignante.

De là le quiproquo et l'indignation en pure perte de notre bouillant ami le Caboulot.

Rassuré tout à fait, le petit étudiant devint calme et reprit :

" Ah ! Louise, tu m'as fait une fière peur, et la bile m'en a frêmi dans sa vésicule ! —Mon cher Georges, il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit la jeune fille. Je méprise ce Lapierre depuis le jour où j'ai appris sa lâche conduite dans la terrible nuit du duel.

" Il n'en fallait pas plus, assurément... Mais combien tu le mépriserais davantage, si tu avais entendu Després... pardon, Gustave... —Pourquoi dis-tu Després ?

" C'est le nom que porte Gustave depuis... depuis qu'il a été au pénitencier. —C'est juste, murmura Louise... Il ne veut plus porter un nom qui lui rappelle tant d'amers souvenirs.

—En effet, ma sœur... Je disais donc que si tu avais entendu Gustave, la nuit dernière, nous raconter toutes les infamies de ce brigand de Lapierre, tant au Canada qu'aux États-Unis, ce ne serait plus du mépris que tu éprouverais pour lui, mais de l'indignation et du dégoût.

" Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu ? s'écria Louise... Voyons, mon cher Georges, raconte-moi tout cela minutieusement et n'oublie rien, surtout, de ce qui concerne ce pauvre Gustave... J'ai été bien coupable envers lui, et s'il était en mon pouvoir d'adoucir un peu l'amertume de ses souvenirs, je le ferais au prix des plus grands sacrifices.

" Tu sauras tout, Louise. Je ne te cacherai pas un mot, car, moi aussi, je veux t'aider à ramener l'espérance et le pardon dans le cœur de mon pauvre ami Gustave."

Et le Caboulot fit à sa sœur le récit détaillé de tout ce qu'avait révélé, la nuit précédente, Champfort et Després. Il n'omit pas l'engagement solennel pris par le Roi des Etudiants de démasquer Lapierre et de venger d'un seul coup toutes les dupes de ce chenapan.

Puis, lorsqu'il eut terminé :

" Ma sœur, dit-il, nous avons notre coup d'épaulé à donner dans cette œuvre solennelle de justice rétributive... J'ai compté sur toi : me suis-je trompé ?

" Mon frère, répondit gravement Louise, Dieu défend la vengeance, mais il ordonne la charité. Or, c'est de la charité que d'empêcher une malheureuse jeune fille d'être sacrifiée à un monstre pareil.

" Je ferai mon devoir : je vous aiderai ! —Merci, ma sœur, répondit le Caboulot. A cette condition, Gustave pardonnera peut-être ! —Que Dieu le veuille !" soupira la jeune fille.

Le Caboulot se leva. Sa figure rayonnait.

" A l'œuvre, maintenant ! dit-il. Le citoyen Lapierre n'a qu'à se bien tenir."

Le frère et la sœur se séparèrent. Six heures sonnaient à l'horloge de la cuisine et le père Gaboury reentrait.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

—Le gouvernement de la Norvège, par l'entremise de M. le consul A. Schwartz, a donné une magnifique série de cartes hydrographiques à la bibliothèque du Parlement de Québec.